

La recherche historique sur l'urbanisation aux États-Unis

In: Genèses, 5, 1991. pp. 148-159.

Citer ce document / Cite this document :

Chudacoff Howard P. La recherche historique sur l'urbanisation aux États-Unis . In: Genèses, 5, 1991. pp. 148-159.

doi : 10.3406/genes.1991.1083

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_5_1_1083

La recherche historique sur l'urbanisation aux États-Unis

Howard P. Chudacoff

creative commons



Persée
BY: NC SA

1. Bessie Louise Pierce, *A History of Chicago*, 3 vols., New York, Knopf, 1937-1957 ; Carl Bridenbaugh, *Cities in the Wilderness: The first Century of Urban Life in America, 1625-1742*, New York, The Ronald Press, 1938.

2. Arthur M. Schlesinger, Sr., "The City in American History", *Mississippi Valley Historical Review*, vol. 27, 1940, p. 43-66.

3. Cf. Howard P. Chudacoff, "The S. J. Clarke Publishing Company and the Study of Urban History", *The Historian*, vol. 49, February 1987, p. 184-193.

4. Michael Frisch, "American Urban History as an Example of Recent Historiography", *History and Theory*, vol. 18, 1979, p. 350-377.

5. Les intertitres sont de la rédaction.

6. Cf. par exemple, Leo Schnore, "Further Reflections on the 'New' Urban History: A Prefatory Note", in Schnore (éd.), *The New Urban History: Quantitative Explorations by American Historians*, Princeton, Princeton University Press, 1975, p. 3-11 ; du même auteur, "Problems in the Quantitative Study of Urban History", in H. J. Dyos (éd.), *The Study of Urban History*, New York, St. Martin's Press, 1968 ; et Eric Lampard, "American Historians and the Study of Urbanization", *American Historical Review*, vol. 67, 1961, p. 49-61.

Bien que quelques historiens comme Bessie Louise Pierce et Carl Bridenbaugh¹ aient publié des travaux importants sur la croissance urbaine, la recherche historique explicite sur l'urbanisation américaine peut être officiellement datée de 1940. Cette année-là, un historien connu de Harvard, Arthur M. Schlesinger, Sr., publie "The City in American History", un article qui invite à considérer la ville comme un sujet central de recherche permettant de comprendre le développement et les institutions des États-Unis². Avant cette date, de nombreux historiens avaient écrit à propos des villes, mais il s'agissait dans la plupart des cas de raconter de façon érudite l'histoire de villes particulières, ce qu'on appelait les « biographies urbaines³ ». L'article de Schlesinger inspira un certain nombre de chercheurs et d'étudiants, mais la plupart des travaux qui suivirent manquaient de cadre conceptuel. A cet égard, les publications sur l'histoire urbaine des États-Unis ressemblaient, durant les années 1940-1950, à celles des autres domaines de l'historiographie américaine, partageant la même orientation descriptive et les mêmes méthodes traditionnelles⁴.

La tension entre sciences sociales et histoire traditionnelle⁵

A l'arrière-plan de cet intérêt nouveau, se cachait néanmoins une autre dimension. Tandis que les historiens centraient leur attention sur la ville pour la première fois, il y avait déjà une longue tradition d'études urbaines aux États-Unis, en sociologie et en science politique. Si les sujets de la recherche en histoire incluaient presque tout ce qui concerne la ville, ils devaient alors presque inévitablement conduire les historiens à des études prenant en compte ces disciplines en sciences sociales. Cette « découverte » de la recherche menée dans d'autres domaines encouragèrent les historiens urbains américains à réfléchir sur les moyens d'utiliser et d'adapter à l'analyse his-

torique les préoccupations, les méthodes et les questions développées par les spécialistes des sciences sociales au cours des décennies précédentes. Dans un contexte où les villes étaient perçues de plus en plus comme un « problème » de la société contemporaine américaine et où les travaux de sciences sociales sur la ville adoptaient implicitement (et parfois explicitement) une approche de type résolution de problèmes, les historiens pensèrent également qu'une perspective interdisciplinaire s'appuyant sur l'analyse historique pouvait faire de leur recherche un domaine d'investigation utile ou « à propos ». De telles prétentions à une histoire interdisciplinaire inspirée par les sciences sociales différaient toutefois considérablement des approches alors dominantes, et devaient provoquer des débats, parfois acharnés, entre les praticiens de l'histoire traditionnelle et ceux qui plaidaient pour une « nouvelle histoire ».

A l'encontre de l'approche empiriste qui tendait à mettre en relief une ville donnée ou des aspects particuliers de la vie urbaine, les partisans de la « nouvelle histoire » adoptaient une tout autre perspective considérant l'urbanisation comme un processus. Inspirés par le concept de complexe écologique d'abord élaboré dans les années 1920 par Robert Park et les sociologues urbains de l'« école de Chicago », puis affiné par des chercheurs comme Léo Schnore et Eric Lampard, ils soulignaient la nécessité de modèles économiques et sociaux empiriques, de l'analyse démographique et des méthodes d'analyse statistique pour comprendre l'urbanisation comme un phénomène tant historique que contemporain⁶.

Pourtant, parmi ceux qui plaidaient en faveur d'une approche rigoureuse à l'exemple de celle utilisée par les sciences sociales, peu adoptèrent réellement une telle démarche. Beaucoup d'historiens crurent que les sciences sociales visaient à utiliser leur puissance analytique pour construire des lois abstraites, et

que ce n'était pas là la tâche de l'historien. La plupart des historiens américains continuaient à poursuivre l'objectif traditionnel d'une explication historique complète du changement, plutôt que d'élaborer un cadre précisant les conditions nécessaires à ces explications.

Il n'est pas surprenant, alors, que le travail de Richard Wade ait été celui qui orienta l'historiographie de l'urbanisation américaine dans les années 1960. Les deux livres de Wade, *The Urban Frontier* (1959) et *Slavery in the Cities* (1962)⁷, traitaient d'un point de vue urbain des sujets traditionnels de l'historiographie américaine : la frontière et l'esclavage. Malgré des thèmes conventionnels, ces ouvrages étaient novateurs à bien des égards. Dans *The Urban Frontier*, Wade renversait l'interprétation quasi sacrée donnée par Frederick Jackson Turner du développement américain, en affirmant qu'une culture urbaine préexistait à l'idée de frontière au moment où les États-Unis s'étendirent vers l'ouest. Dans *Slavery in the Cities*, Wade montrait que les lois « Jim Crow » de ségrégation raciale, instituées au milieu du XIX^e siècle plutôt qu'à la fin du siècle comme on l'avait cru antérieurement, s'étaient développées précisément parce que l'institution esclavagiste était incompatible avec l'urbanisation ; il utilisa même l'analyse quantitative, bien qu'elle fût rudimentaire, pour étayer son hypothèse. Wade développa aussi considérablement l'historiographie de l'urbanisation américaine en dirigeant la collection « *Urban Life in America* », plus de vingt ouvrages publiés par Oxford University Press entre les années 1960 et le début des années 1980. Si quelques-uns de ces livres abordaient des sujets plus récents traités par les sciences sociales comme la mobilité sociale, la plupart portaient sur des thèmes comme la politique, la réforme sociale et les relations ethniques, autant de thèmes liés à l'intérêt pour la « crise urbaine » des années 1960.

Une rupture majeure : la « Nouvelle histoire urbaine » et l'étude des itinéraires individuels de mobilité

Au moment où s'annonçait un renouvellement de l'historiographie traditionnelle, une perspective davantage inspirée des sciences sociales commençait à émerger. Le livre de Sam Bass Warner, *Streetcar Suburbs* (1962), un examen inventif du processus de développement d'une ville à l'aube de l'époque contemporaine, offrit un lien entre l'approche descriptive et les études empiriques et théoriques⁸. Mais c'est l'ouvrage de Stephan Thernstrom, *Poverty and Progress*, publié en 1964, qui donna l'élan décisif à l'essor d'une « Nouvelle histoire urbaine ». Ce travail, dans un contexte où l'on débattait de l'application d'un nouvel empirisme à l'analyse historique, incita nombre d'étudiants en doctorat américains, de participants aux congrès annuels des associations professionnelles, de revues et d'éditeurs à considérer plus sérieusement les possibilités d'un nouveau domaine de recherche.

Le livre de Thernstrom étudiait la signification et l'ampleur de la mobilité sociale parmi les classes laborieuses de Newburyport, dans le Massachusetts, entre 1850 et 1880. Sujet et période de référence étroits, limités à une seule localité qui à de nombreux points de vue n'était nullement représentative de l'urbanisation américaine, et méthodologie peu élaborée : rien dans ce livre ne laissait prévoir qu'il puisse inspirer une révolution historiographique aux États-Unis. Comme Michael Frisch l'a montré, « son influence exceptionnelle ne provint pas tant du contenu du livre que de la façon dont il tenait ensemble les diverses préoccupations qui étaient alors centrales pour l'historiographie, et dont il semblait les affronter efficacement en même temps⁹ ».

La question des chances de réussite socio-économique attirait depuis longtemps l'intérêt des chercheurs américains, notamment des so-



7. Richard C. Wade, *The Urban Frontier: The Rise of Western Cities, 1790-1850*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1959 ; et *Slavery in the Cities: The South, 1820-1860*, New York, Oxford University Press, 1962.

8. Sam Bass Warner, Jr., *Streetcar Suburbs: The Process of Growth in Boston, 1870-1900*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1962.

9. M. Frisch, "American Urban History as an Example...", *op. cit.*, p. 356.

10. Stephan Thernstrom, *Poverty and Progress: Social Mobility in a Nineteenth-Century City*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1964.

ciologues. Mais Thernstrom était le premier historien à tenter de mesurer la mobilité sociale dans le passé. Pour ce faire, il utilisait les données exceptionnelles des archives manuscrites des recensements, les listes mêmes d'individus recueillies par les agents recenseurs en 1850, 1860, 1870 et 1880. En retrouvant les mêmes individus d'un recensement à l'autre, Thernstrom pouvait rendre compte des changements et de la stabilité dans la profession, la propriété et le lieu de résidence. En reliant ces informations tirées d'un échantillon d'individus à celles puisées à d'autres sources comme les répertoires des villes et portant sur les mêmes individus, il pouvait reconstituer presque entièrement leurs itinéraires. En travaillant sur des modèles d'itinéraires individuels plutôt que sur des statistiques agrégées, comme le faisaient les sociologues, Thernstrom était en mesure de personnaliser ses données tout en les quantifiant. Cette approche attirait les historiens parce qu'elle combinait la quantification et la fidélité traditionnelle de l'historien à la spécificité individuelle¹⁰.

Autre caractéristique décisive de cet ouvrage, Thernstrom avait choisi de consacrer son étude au comportement des ouvriers. Toutes les études antérieures de mobilité sociale identifiaient la réussite au processus de constitution des élites. La démarche de Thernstrom regardait, elle, dans une tout autre direction. Elle semblait largement influencée par ceux qui, dans les années 1960, à l'intérieur comme à l'extérieur de la profession historique, adoptaient une position de critique sociale et attiraient l'attention sur l'histoire de groupes longtemps négligés par les travaux historiques conventionnels : les Noirs, les femmes, les immigrants et les ouvriers. Ces divers groupes avaient été pris en compte par les historiens conventionnels, mais leur histoire était rarement écrite de leur point de vue. Inspirés par le ferment de changement social des années 1960, beaucoup insistaient pour reconsidérer l'histoire « par en bas ». Mais si

cette nouvelle approche devait réussir, elle devait utiliser une nouvelle méthodologie car les sources littéraires que les historiens traditionnels étaient habitués à utiliser faisaient rarement de ces groupes des acteurs essentiels de la scène historique. Les historiens devaient trouver le moyen de restituer les vies de, comme on dit, « ceux qui ne parlent pas » (*the inarticulate*). Grâce à cette recherche réalisée à partir des recensements, les historiens pouvaient désormais davantage mettre en lumière la classe ouvrière.

Cette possibilité de reconstituer les expériences de gens précédemment ignorés suscita un intérêt très vif chez de jeunes historiens et étudiants de doctorat, dont beaucoup étaient membre de la « Nouvelle gauche » (*New Left*), soucieux d'échapper à ce qu'ils pensaient être les biais idéologiques et culturels des méthodes historiques conventionnelles. L'analyse des données employée par Thernstrom était d'accès facile, simple à comprendre et apparemment concluante ; il donnait également vie aux chiffres en les illustrant de récits d'expériences individuelles exemplaires. Ce modèle était ainsi immédiatement applicable à d'autres études locales. D'autres chercheurs pouvaient raffiner et contester les aspects du modèle de Thernstrom, lorsqu'ils commençaient leurs propres travaux, mais le cadre général utilisé pour la quantification demeurait intact, à bien des égards dans le but explicite de faciliter la comparaison. Ainsi, pouvait prévaloir désormais le point de vue des sciences sociales – les données et les méthodes peuvent être partagées – et on pouvait se débarrasser de l'individualisme obstiné de la vie universitaire américaine. Les chercheurs pouvaient maintenant coopérer en vue de constituer une masse de données comparables qui fournirait ensuite la base de généralisations plus larges et puissantes que celles tirées d'observations limitées à une ou deux localités.

La troisième caractéristique influente du travail de Thernstrom était le problème traité

lui-même : la mobilité sociale. Ce sujet particulier soulevait un certain nombre de problèmes essentiels à l'étude de l'histoire américaine. Frisch en avait dressé la liste : « Le problème posé par Tocqueville de la tension entre l'égalité et la liberté individuelle ; la signification du mouvement vers l'ouest et de la migration vers les villes ; l'impact de l'industrialisation sur la structure sociale et les valeurs américaines ; la signification et la réalité des classes aux États-Unis ; la nature du mouvement ouvrier et de l'éventail politique ; la dynamique de la cohésion sociale et le processus d'assimilation ; et le problème de savoir si les États-Unis étaient bien une "exception" à la règle selon laquelle le capitalisme produit l'inégalité, les divisions et la lutte des classes¹¹. » En fait, derrière ces questions, il s'agissait de savoir si l'ordre social et économique était réellement aussi ouvert et fluide que les tenants « des chances égales pour tous aux États-Unis » (*American opportunity*) le croyaient.

En choisissant d'associer les données des recensements et d'autres sources quantitatives à l'histoire ouvrière et à la question de la mobilité sociale, Thernstrom offrait une perspective considérablement séduisante. Il attira de nombreux chercheurs qui s'efforçaient de libérer l'histoire urbaine de son territoire traditionnel tout en préservant un peu de l'approche descriptive des historiens du passé. En somme, *Poverty and Progress* annonçait une « Nouvelle histoire urbaine ». En effet, en 1968, Thernstrom et le sociologue Richard Sennett devaient institutionnaliser l'usage de la formule lors d'une conférence qu'ils organisèrent à Yale University. Les communications qui y étaient présentées furent publiées l'année suivante sous le sous-titre *Essays in the New Urban History*¹².

Comme Frisch et d'autres l'ont noté, si le terme « Nouvelle histoire urbaine » fut largement adopté, ce n'est pas tant parce qu'il définissait un nouveau paradigme que parce qu'il



11. M. Frisch, "American Urban History as an Example...", *op. cit.*, p. 359.

12. Stephan Thernstrom, Richard Sennett (éds.), *Nineteenth-Century Cities: Essays in the New Urban History*, New Haven, Yale University Press, 1969.

13. Cf. Eric Lampard, "Two Cheers for Quantitative History", in L. Schnore (éd.), *The New Urban History...*, *op. cit.*

14. Peter Knights, *The Plain People of Boston, 1830-1860: A Study in City Growth*, New York, Oxford University Press, 1971.

semblait adapté aux besoins de l'historiographie du moment. Le terme fut appliqué presque indifféremment au travail de nombreux historiens, plus particulièrement des jeunes. Intéressés par ce qu'ils croyaient être de nouvelles questions et méthodes, ils trouvaient là également un fort sentiment de légitimité et d'utilité sociale dans un pays affligé, alors, par une « crise urbaine ». Richard Wade et d'autres anciens étudiants d'Arthur Schlesinger avaient déjà créé des cours d'histoire urbaine dans tout le pays ; ces cours se multiplièrent et l'histoire urbaine commença à être reconnue comme un domaine de spécialisation doctorale. Les éditeurs, face à une demande croissante, commencèrent à imprimer de nouvelles monographies, et les sommaires des revues nationales et locales se couvrirent d'articles traitant de près ou de loin d'histoire urbaine. La revue *Journal of Urban History* commença à être publiée en 1974.

Toutes les publications ne portaient pas sur le thème de la mobilité sociale, ni même n'offraient de nouvelles approches ou méthodologies, mais les travaux de Thernstrom avait dû inciter beaucoup à développer et à affiner leur recherche. Au début des années 1970, les chercheurs portaient davantage leur attention sur les variations ethniques et raciales et poussaient plus loin leurs interrogations sur les structures professionnelles et les modèles de stratification sociale de la société urbaine industrielle. Alors qu'ils tentaient d'évaluer la fluidité de la structure sociale, ils découvrirent une mobilité géographique importante dans toutes les classes et sous-groupes les constituant. Chaque observation, chaque série de tableaux semblaient engendrer de nouvelles questions sur les relations sociales et spatiales des communautés urbaines américaines. Rapidement, la « Nouvelle histoire urbaine » contribua à donner naissance à de nouveaux domaines comme la « Nouvelle histoire ouvrière », la « Nouvelle histoire économique »,

la « Nouvelle histoire de la famille » et la « Nouvelle histoire politique ».

La « Nouvelle histoire urbaine » en question

Si ces diverses nouvelles approches, notamment l'histoire urbaine, continuaient de susciter l'enthousiasme, le scepticisme devait pourtant s'accroître. On s'interrogea sur l'apport réel de ces nouvelles questions et méthodologies à la compréhension de la société américaine. Même ceux qui avaient été parmi les défenseurs les plus zélés de cette « Nouvelle histoire » commencèrent à douter. Ils se demandèrent notamment si la quantification – et le travail long et coûteux de collecte et de traitement des données qu'elle supposait – avait réellement facilité la généralisation ou si elle n'avait pas pris au piège les chercheurs dans un dédale de tableaux et de formules, les empêchant ainsi d'accéder aux significations plus larges qui se tenaient derrière les chiffres. Ils regrettaient de ne pas avoir développé d'hypothèses et de modèles suffisamment élaborés pour être testés empiriquement¹³. Ainsi une monographie comme celle de Peter Knight, *The Plain People of Boston*, suscita beaucoup de frustration ; alors qu'elle témoignait d'une grande ténacité méthodologique pour trouver, présenter et traiter des données éclairant le problème fascinant de la mobilité géographique, Knight se refusa à toute interprétation et se contenta d'inviter ses lecteurs à tirer leurs propres conclusions¹⁴.

Peut-être plus fondamentalement, les critiques se demandèrent si les questions traitées par les historiens urbains étaient bien les bonnes. Certains chercheurs, semble-t-il, collectaient simplement des données à partir desquelles, ensuite, ils formulaient leurs questions, tandis que d'autres appliquaient ce qu'ils supposaient être la preuve empirique à des questions auxquelles étaient données auparavant des réponses intuitives. Ces nouvelles approches représentaient-elles une

nouvelle histoire ou une manière quelque peu forcée de remplir des bouteilles neuves de vieux vin ?

Le sujet lui-même, la mobilité sociale, constitua l'objet d'un tel scepticisme. Michael Frisch, un des critiques les plus clairvoyants, identifia les problèmes dans quatre domaines¹⁵. Tout d'abord, la méthode utilisée pour reconstituer la mobilité professionnelle, qui était regardée comme le principal indicateur de la mobilité sociale, n'était jamais claire, ni cohérente. Comme la nature du travail se modifiait avec l'industrialisation, les agents recenseurs ou les contemporains variaient dans les manières de nommer des activités identiques, et les chercheurs eurent beaucoup de difficultés à construire des codes socioprofessionnels. Mais l'évaluation de la mobilité sociale supposait, et souvent exigeait, de mesurer des mouvements ascendants et descendants sur une sorte d'échelle socio-économique ; les chercheurs étaient alors contraints de procéder à une hiérarchisation des professions qui puisse servir d'indicateur de mesure.

Cela présentait des difficultés non seulement parce que la hiérarchisation des professions était une construction artificielle des chercheurs, mais aussi parce que les caractéristiques individuelles étaient trop nombreuses pour permettre l'identification de modèles significatifs de changement de statut. Les chercheurs étaient alors contraints d'agrèger les professions dans des regroupements supposés plus signifiants pour procéder à des généralisations. Le classement qui en résultait reprenait habituellement le modèle de Thernstrom à cinq niveaux : emplois ouvriers non qualifiés (*unskilled*), semi-qualifiés (*semi-skilled*), qualifiés (*skilled*) ; emplois non manuels inférieurs (*low white collar*) et supérieurs (*high white collar*). Mais depuis que Thernstrom et d'autres considéraient comme seuls significatifs les mouvements entre ces catégories, notamment ceux allant des emplois manuels vers les emplois non manuels, non seulement ils



15. M. Frisch, "American Urban History as an Example...", *op. cit.*, p. 366-369.

16. S. Thernstrom, *The Other Bostonians: Poverty and Progress in the American Metropolis, 1880-1970*, Cambridge, Harvard University Press, 1973, chap. 9. Pour une critique sévère, cf. Michael Frisch, "Ladders, Racing, and Forest Trails", *Labor History*, vol. 15, 1974, p. 461-466.

17. Michael B. Katz, *The People of Hamilton Canada West: Family and Class in a Mid-Nineteenth Century City*, Cambridge, Harvard University Press, 1975. Cf. aussi Michael B. Katz, Michael J. Doucet, Mark J. Stern, *The Social Organization of Early Industrial Capitalism*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1982.

ignoraient les mouvements à l'intérieur d'une catégorie, mais faisaient de la mobilité qu'ils avaient mesurée un produit de leur propre création et des méthodes utilisées.

D'autre part, les problèmes de catégorisation et de hiérarchisation professionnelle s'avéraient si complexes qu'ils rendaient difficiles les comparaisons dans, et entre différentes localités. Si Stephan Thernstrom tenta de vastes comparaisons dans une seconde étude de mobilité, *The Other Bostonians*, et trouva ce qu'il croyait être une similitude « vertigineuse » des taux de mobilité géographique parmi une grande diversité de localités américaines, du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e siècle, certains démontrèrent que ses données présentaient davantage de différences que de similitudes¹⁶. En dépit des critiques, la profession continuait à figurer au centre des études de mobilité et détournait l'attention des historiens d'autres caractéristiques individuelles. Des dizaines d'études étaient publiées qui mesuraient le va-et-vient entre le statut d'ouvrier et celui d'employé, mais les chercheurs s'arrêtaient rarement pour examiner dans quelle mesure ils étaient en train d'utiliser des catégories et des hiérarchisations imparfaites. Au lieu de s'intéresser à des processus historiques plus vastes, ils avaient fait de la méthodologie le centre de leurs efforts.

Pendant ce temps, on commençait à mettre de plus en plus en doute le fait que la mobilité professionnelle soit le bon indice de la mobilité sociale. D'une étude intelligente et sophistiquée de quatre indicateurs de mobilité – la profession, la fortune, la propriété immobilière et l'emploi de domestiques – Michael B. Katz tirait la conclusion que les mouvements ascendants ou descendants d'un même individu sur l'une de ces échelles n'avaient pas grand-chose à voir avec les mouvements sur les autres. Le changement de profession, et tout particulièrement la distinction à laquelle on croyait auparavant entre travail manuel et non manuel, était peut-être l'indicateur le moins

fiable d'un changement global de position sociale. Selon lui, le développement d'une société à deux niveaux relativement rigide, fondée sur plusieurs mesures des inégalités, était la conclusion la plus importante à tirer d'une étude de la structure sociale urbaine¹⁷.

Enfin, les critiques se demandaient si la mobilité sociale était le bon sujet à étudier. Selon ce type d'arguments, même si les études de mobilité pouvaient parvenir à des mesures fines et comparables et déterminer précisément comment les gens étaient mobiles, elles laissaient encore sans réponse les questions concernant ce que ces mouvements signifiaient pour les individus et leur famille. Les descriptions empiriques de mobilité n'éclairaient pas encore l'importance que les citoyens ordinaires accordaient réellement au statut socio-économique, ni comment ces mouvements le long d'une échelle de statuts avaient une influence sur la capacité des individus à réagir à leur environnement social et politique. Une nouvelle génération d'historiens avait commencé à essayer d'étudier les rapports de l'expérience individuelle avec le tissu social de la vie américaine – avec ses institutions, sa conscience ou son absence de conscience de classe, sa stabilité sociale et sa vie politique. Et pourtant, l'ensemble de leurs recherches semblaient incapables de traiter ces problèmes.

Les nouveaux historiens urbains semblaient être pris au piège de leurs propres questions. En essayant d'établir ce qu'il en était du « mythe des chances égales pour tous » (*the myth of opportunity*) aux États-Unis, ils avaient privilégié la mesure de la progression et de la réussite individuelle. Mais, comme l'a montré David Montgomery, progression et réussite se trouvaient au centre de l'idéologie de classe moyenne des historiens eux-mêmes et étaient définies selon ses critères. Au lieu d'examiner les changements de profession, de résidence, de propriété immobilière du point de vue des individus concernés, les historiens avaient plaqué leur propre modèle du change-

ment sur les sociétés et les sous-groupes du passé, un modèle hiérarchique et implicitement chargé de jugements de valeur. Ils pré-supposaient que la progression individuelle, quelle que soit la façon de la mesurer, était d'une importance centrale pour les gens de la classe ouvrière. Ce faisant, ils négligeaient les cultures et valeurs de groupes qui n'étaient pas ceux de la classe moyenne¹⁸.

Nouvelles directions de recherche

On vient de voir quels ont été les développements et les faiblesses de l'étude de l'urbanisation aux États-Unis jusqu'au début des années 1980. Pendant les dix dernières années, le domaine a conservé les caractéristiques qu'il avait dix ans plus tôt – une attention soutenue à la classe ouvrière, aux groupes d'immigrants et à la mobilité sociale –, mais de nouvelles directions de recherches sont apparues, avec des résultats prometteurs. Je voudrais mentionner six études récemment publiées qui ont, je crois, contribué à renouveler l'étude de l'urbanisation américaine. Il s'agit de : *Lives of Their Own* de John Bodnar, Roger Simon et Michael P. Weber (1982) ; *The Changing Face of Inequality* de Olivier Zunz (1982) ; *Immigrant Women in the Land of Dollars* d'Elizabeth Ewen (1985) ; *The Crabgrass Frontier* de Kenneth T. Jackson (1985) ; *The Emergence of the Middle Class* de Stuart M. Blumin (1989) ; et *Constructing Urban Culture* de Stanley K. Schultz. A l'exception de l'étude de Schultz, chacun de ces livres a fait siens les problèmes et les méthodologies de la nouvelle histoire urbaine, mais tout en dépassant également la « nouvelle » comme la « vieille » histoire urbaine, de manière fructueuse.

Dans *Lives of Their Own*, Bodnar, Simon et Weber voulaient montrer que les différences culturelles entre Italiens, Polonais et Noirs à Pittsburgh au début du XX^e siècle se combinaient à l'évolution des structures écono-



18. David Montgomery, "The New Urban History", *Reviews in American History*, vol. 2, 1974, p. 498-504. Cf. aussi Howard P. Chudacoff, "Success and Security: The Meaning of Social Mobility in America", *Reviews in American History*, vol. 10, 1982, p. 101-112.

19. John Bodnar, Roger Simon, Michael P. Weber, *Lives of Their Own: Blacks, Italians, and Poles in Pittsburgh, 1900-1960*, Urbana, University of Illinois Press, 1982, p. 263.

20. Olivier Zunz, *The Changing Face of Inequality: Urbanization, Industrial Development, and Immigrants in Detroit, 1880-1920*, Chicago, University of Chicago Press, 1982 [*Naissance de l'Amérique industrielle : Detroit 1880-1920*, Paris, Aubier-Montaigne, 1983].

21. Elizabeth Ewen, *Immigrant Women in the Land of Dollars Life and Culture on the Lower East Side, 1890-1925*, New York, Monthly Review Press, 1985.

miques et sociales de la ville pour produire des réponses très différentes à la vie urbaine. Les auteurs ont utilisé une méthodologie très élaborée, qui combine histoire orale, méthodes quantitatives et analyse qualitative pour étudier le processus migratoire, les recherches d'emploi, la mobilité professionnelle, la structure de la famille et les institutions locales. Leur modèle, plus interactif que celui utilisé par d'autres historiens de l'immigration, des migrations et de la mobilité, considérait davantage les migrants et immigrants dans leur rapport à l'environnement. D'après Bodnar, Simon et Weber, les nouveaux arrivants à Pittsburgh n'étaient pas seulement affectés par leur environnement, mais ils utilisaient aussi leurs propres ressources culturelles pour le manipuler et créer ce que les auteurs appellent des « stratégies de vie différentes » (*alternate strategies of life*)¹⁹. Les expériences antérieures à la migration conduisaient les trois groupes à avoir des ambitions de mobilité sociale, mais chacun d'eux adoptait une stratégie qui correspondait à des désirs individuels de sécurité, de vie familiale et de solidarité communautaire plutôt que d'essayer d'escalader les échelons d'une échelle abstraite des professions. En d'autres termes, l'adaptation de ces groupes à l'environnement urbain américain a été le résultat d'une interaction entre les cultures traditionnelles et les réalités structurelles du capitalisme américain.

Le livre de Zunz, *The Changing Face of Inequality*, est une analyse dense et extrêmement riche de la structure sociale de Detroit entre 1880 et 1920. Combinant des méthodes traditionnelles d'étude de la mobilité sociale avec des techniques nouvelles et créatrices pour analyser les modèles de distribution résidentielle et de croissance urbaine, Zunz a montré que la principale catégorie structurante de la vie quotidienne était passée du groupe ethnique à la classe. Aussi bien Bodnar, Simon, et Weber que Zunz sont partis des questions posées par les historiens de la mobilité

qui les ont précédés, mais ont développé ces questions dans des directions nouvelles pour mettre à jour la façon dont les gens prenaient des décisions pour maîtriser leur propre vie²⁰.

Elizabeth Ewen, elle aussi, dans *Immigrant Women in the Land of Dollars*, est partie de questions déjà posées, mais a introduit un nouveau centre d'intérêt – les femmes – et un nouveau contexte – la consommation aux États-Unis. Laissant de côté la question de la mobilité et lui substituant celle de l'adaptation et de la sécurité, Ewen a étudié comment les immigrantes faisaient face à l'environnement non familier du marché de la consommation américain. Ce faisant, elle offrait de nouvelles perspectives sur le vieux processus d'« américanisation ». Celui-ci impliquait une transformation de la vie des femmes, tenues d'abandonner les usages de l'Ancien Monde – utiliser leur travail pour changer des matières premières en biens de consommation, comme la nourriture et le vêtement – pour en adopter de nouveaux : recourir à l'argent et au salaire pour survivre dans l'environnement urbain du Nouveau Monde. Ewen a aussi analysé comment ces femmes entraient en interaction avec leurs filles et comment habitudes et valeurs leur étaient transmises et modifiées d'une génération à l'autre²¹.

Le livre de Kenneth T. Jackson, *The Crabgrass Frontier*, retrace l'histoire des banlieues américaines et, du même coup, offre de nouvelles perspectives sur l'ensemble du processus d'urbanisation aux États-Unis. Le livre utilise une approche traditionnelle – c'est-à-dire n'utilise pas de méthodes quantitatives – et traite d'un grand nombre de sujets, des transports et des coutumes en matière d'usage du sol aux politiques publiques fédérales et municipales. Jackson non seulement a analysé en profondeur les processus qui ont créé les configurations résidentielles et économiques des villes américaines, mais il a aussi offert des vues nouvelles sur la nature de la culture américaine telle qu'elle a évolué et changé au

cours des 250 dernières années. Nombre des sujets qu'il a abordés ont déjà inspiré d'autres recherches d'historiens et d'étudiants en doctorat²².

Le cinquième ouvrage que je voudrais mentionner est *The Emergence of the Middle Class* de Stuart M. Blumin. Alors que presque toutes les recherches de la nouvelle histoire urbaine et sociale des vingt-cinq dernières années étaient centrées sur la classe ouvrière et essayaient de donner voix à « ceux qui ne parlent pas », Blumin s'intéresse à un groupe encore plus insaisissable de la société américaine, la classe moyenne. Sa recherche constitue à mon avis l'un des ouvrages les plus marquants sur la formation des classes qui ont été publiés récemment. Blumin a utilisé une vaste gamme d'outils, y compris l'analyse quantitative et l'interprétation de documents picturaux, pour retracer la transformation de la partie centrale de la structure sociale américaine d'un rang de « genre moyen » en une authentique classe sociale, avec ses caractéristiques propres, professionnelles, résidentielles, associatives et même psychologiques. Mettant l'accent sur le développement du travail manuel des ouvriers, Blumin montre avec précision comment la classe moyenne est devenue si nettement distincte dans les villes, grandes et petites, des États-Unis du XIX^e siècle²³.

Pour finir, je mentionnerais *Constructing Urban Culture* de Stanley K. Schultz (1989), comme la sixième publication majeure de l'historiographie urbaine américaine récente. Cette étude, qui oriente avec efficacité la nouvelle recherche vers l'histoire institutionnelle et « publique » (*public history*), donne des aperçus importants d'une dimension négligée du gouvernement et du développement urbains : les services publics. Lorsqu'il souligne le rôle des ingénieurs ou des architectes dans l'administration et la gestion des villes, Schultz minimise d'autant l'importance des *bosses* ou des politiques réformistes sur laquelle se sont concentrés tant d'historiens des



22. Kenneth T. Jackson, *The Crabgrass Frontier: The Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985.

23. Stuart M. Blumin, *The Emergence of the Middle Class: Social Experience in the American City, 1760-1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

24. Stanley K. Schultz, *Constructing Urban Culture: American Cities and City Planning, 1800-1920*, Philadelphia, Temple University Press, 1989.

politiques urbaines. Schultz montre notamment que le savoir-faire des ingénieurs dans le domaine technologique et leur souci d'une planification à long terme ont non seulement fourni la base des services de distribution d'eau et d'hygiène pour lesquelles les villes américaines sont bien connues, mais ont également contribué à la constitution d'une gestion bureaucratique et d'une « culture » du progrès²⁴.

Pour conclure, je voudrais souligner le fait que l'étude historique de l'urbanisation aux États-Unis manque encore d'une direction d'ensemble. Les travaux récemment publiés sont très épars, comprennent de nombreuses analyses sur les groupes ethniques et les structures sociales, mais aussi des études sur le travail, la localité, et dans une moindre mesure, la politique. Il existe aussi un domaine particulier appelé « histoire publique » (*public history*), représenté de façon tout à fait exemplaire par le livre de Schultz, qui essaie de contribuer à l'élaboration des politiques publiques en étudiant la façon dont se sont développés les services municipaux et d'autres aspects de la vie publique. Mais la persistance de cette fragmentation a peut-être ses avantages. La grande variété d'une recherche en constante expansion depuis deux ou trois décennies a eu de nombreux résultats positifs, le

moindre n'étant pas d'avoir influencé de nombreux travaux dans d'autres champs comme l'histoire des femmes, celle du monde ouvrier ou des groupes ethniques. En outre, les chercheurs semblent aujourd'hui plus conscients des erreurs du passé et ont entrepris, bien lentement sans doute, de poser des questions nouvelles et plus pertinentes à partir de toutes sortes de sources, quantitatives et non quantitatives.

En 1988, un événement majeur s'est produit avec la création d'une nouvelle organisation, l'*Urban History Association*, qui regroupe plus de trois cents chercheurs travaillant sur les divers aspects de l'urbanisation. Cette association publie un bulletin d'informations bisannuel et se réunit à l'occasion des congrès annuels de l'*American Historical Association* et de l'*Organization of American Historians*. La mise en place de cette organisation me semble être le signe d'une nouvelle période de maturité dans le champ de l'histoire urbaine. Non seulement elle favorise les échanges entre les historiens de la ville, mais elle contribue à organiser la discussion sur les directions de recherche à prendre dans le domaine. Dans quelques années, de nouvelles critiques seront sans doute émises, mais je reste confiant dans le développement de ce secteur de la recherche historique.

Traduit de l'américain